

Guérir de la Shoah – Une lettre pour Rivesaltes

Permettez que je commence par vous faire savoir ce qu'est devenu le monde de mon enfance. Et je m'exprimerai avec ce qui reste de la langue que je parlais à cette époque : le français. Je m'en souviens encore assez bien, même si j'ai presque cessé de le parler depuis soixante-treize ans désormais, lorsque j'ai émigré dans un autre monde, à l'âge de treize ans.

Le 10 Mai 1940, l'armée allemande attaque la Belgique. J'avais onze ans. Effrayés, ahuris, nous quittons Bruxelles par le train. Destination : la France, n'importe-où ! Nous avons passé l'été 1940 dans un village français ; nous allions y rester pendant quatre mois.

A la fin de septembre 1940, le regroupement des Juifs a commencé. On nous a transféré dans notre premier camp, le Récébédou, près de Toulouse. Nous y sommes restés durant quatre mois. La faim se faisait sentir progressivement ; le froid arriva bien plus tôt que ce à quoi nous nous attendions. On était emprisonnés. Pas d'école. Les jeunes étaient oisifs, tout comme les adultes. Étonnamment, les jeunes ne se liaient pas d'amitié entre eux. En tant que psychiatre, je dirais que nous étions trop stupéfaits, abasourdis pour réussir à construire de l'amitié. Vers la fin du mois de décembre 1940, on nous transféra une deuxième fois. Cette fois-ci à

Rivesaltes : la honte de la France de Vichy s'intensifia.

Nous sommes arrivés un jour maussade, dans une plaine au sol grisâtre au pied des Pyrénées-Orientales, remplie de baraques déprimantes. On venait de nous faire descendre dans le deuxième cercle de l'enfer.

Dans les baraques : dortoir, réfectoire, habitation, tout était réduit à notre couchage individuel. Il n'y avait pas de chauffage. Tout ce que nous pouvions apporter en vêtements, en plus de notre couverture quand il faisait plus froid, c'est notre propre corps qui était le seul à fournir un peu de chaleur. Les lits : il y avait une sorte de sac en toile épaisse, remplie de paille qui servait de matelas et une grossière couverture de laine grise. Des draps ? Ce n'était pas inclus ! L'importance que je donne à ce grossier sac en toile de jute et la couverture de laine m'est apparue pendant que j'écrivais mes mémoires de la Shoah.

Peu de temps après avoir commencé à écrire mon témoignage, je me suis mis à faire une éruption de peau très particulière, de façon assez brutale, comme si j'étais entré en contact avec des plantes irritantes. Mais il n'y avait jamais eu de telles plantes autour de chez moi. L'évolution de cette vilaine infection s'aggravait, et mon dermatologue s'étonnait qu'elle devienne chronique. Il était bien embarrassé. En bon docteur, il procéda par

élimination et arriva sur une piste qui était loin de le mettre à l'aise. Plein de doutes, il me demanda, à moi, son patient le psychiatre : « Henri, excuse mon étonnement, mais est-ce que par hasard, quelque chose te perturbe particulièrement en ce moment ? On dirait que tu fais de « l'eczéma nummulaire ». C'est une sorte de dysfonctionnement cutané qui se déclenche suite à un phénomène émotionnel fort et provoque une fragilisation de la peau chez certaines personnes. » Je souris et lui répondis : « Bernie, je pense que tu as mis le doigt dessus. » Je lui expliquais que j'étais entrain d'écrire l'histoire de mon Holocauste, et que j'observais la rage et le stress qui accompagnaient mon écriture, écrasée de silence.

Les écrivains, les psychanalystes et d'autres, vivent de la sorte. Nous cherchons des explications. Les scientifiques cherchent toujours les causes, les forces, l'activité cachée. Et justement, au quatrième mois d'écriture cela m'a sauté aux yeux. À Rivesaltes, on dormait sur des mauvais matelas en toile de jute. Rien que d'y penser, je sens les fourmillements sur ma peau. Et on se couvrait avec une couverture de grosse laine. La perspicacité de mon dermatologue eût le mérite de provoquer une prise de conscience soudaine et lumineuse. Pour moi, ces conditions de sommeil désastreuses reflétaient pour moi toute la misère qu'était Rivesaltes. Des conditions si désastreuses que j'avais totalement refoulé cette partie d'expérience à Rivesaltes jusqu'au moment de la décrire.

À Rivesaltes, la vie continue.

Ce qu'ils nous donnaient à manger était aussi morne que notre temps quotidien dans le camp. Le matin, on avait un morceau de pain brun et parfois une cuillerée de sirop brun dilué, probablement pour essayer de rendre le pain plus mangeable. Ce n'était pas nécessaire, la privation suffisait pour nous en convaincre. Le midi, on était au régime bouillon agrémenté de quelques morceaux de légumes méconnaissables. Le soir, encore une fois un bout de pain et quelques morceaux de rutabagas. On sait bien que la faim, même chez les enfants, finit par nous faire surmonter notre dégoût et manger certains aliments abominables. De la même réaction d'autoprotection par laquelle je pu supporter le couchage insupportable, j'avalais les rutabagas sans dégueuler.

Le départ pour le Ghetto juif de Rivesaltes.

À l'approche des fêtes de Pâques en 1941, par respect pour nos contraintes alimentaires, notre hôte, le gouvernement, relogea les Juifs de Rivesaltes dans une zone du camp séparée des autres. J'ai vraiment le sentiment que le déménagement vers le « quartier juif » dégrada encore un peu plus nos conditions de vie. Le temps de ces derniers mois était pire que tout ce que nous avons connu depuis notre départ de Bruxelles. C'était un problème sérieux de n'avoir aucun vêtement d'hiver et cela nous avait obligé à improviser des façons de se réchauffer. Nos couvertures servaient de manteau. Je sais que je n'étais pas le seul à trouver que mes chaussures ne suffisaient plus pour protéger mes pieds. Elles avaient atteint un état d'usure tel que ma mère, couturière, m'a fait une paire de chaussures dans un morceau de couverture. Elles m'allaient. Après Pessa'h, une fête juive où l'on observe un régime alimentaire spécial, sans aliments fermentés ou à base de levain, nous avons retrouvé le pain brun.

Les gosses comme moi, comme il y en a des milliards, trouvent qu'il est vraiment ennuyeux de ne rien faire. Je n'avais pas ouvert un livre depuis des mois, et rien appris d'autre que la survie : comment se débrouiller avec trop peu de nourriture, comment faire face au froid, comment rester en vie dans ce foutu deuxième cercle de l'Enfer. Mon sentiment, c'est que les choses m'étaient supportables parce que j'avais ma mère et qu'elle m'avait. Je n'avais jamais envisagé l'idée que c'était la fin pour nous. Mais nous n'étions qu'en 1941, et le pire était encore à venir. Un des moyens de supporter le froid m'avait donné une responsabilité bienvenue. Je me sentais utile. Pour accomplir mon devoir, je sortais avec un sac à patates vide – je n'ai aucune idée de comment ma mère avait pu dégoter ce sac – et au milieu des bruyères, je cherchais à ramasser tout ce qui pouvait servir de bois à brûler pour les petits braseros qu'on nous autorisait à l'extérieur.

La question de s'échapper de Rivesaltes

Pourquoi est-ce que la question de se sauver est arrivée à ce moment-là ? Maintenant que j'y pense, ma mère devait être au courant de choses très mauvaises sur notre sort. Est-ce que ma mère avait entendu parler du meurtre des Juifs en Europe de l'Est ? En avril 1941, nous vivions dans un brouillard lourd de soucis ; les rumeurs sur le sort des Juifs s'échauffaient. Je ne me souciais pas de l'avenir ; ma mère s'en occupait. Cette question me semblait être tombée du ciel. Je crois que cela a été une des plus grandes questions de ma vie. Ma mère m'a demandé si je me sauverais de Rivesaltes ! Elle me l'a demandé, mais j'ai compris son désir dans la question. Elle m'a fait comprendre que c'était sérieux et qu'il y avait des risques. Elle me demandait si je m'évaderais sans elle. Sans elle, c'était ça le plus dur. Mais j'avais douze ans, je n'étais plus petit ! J'ai lu sa volonté dans ses yeux, et je lui ai répondu « Yoh, Ma, ch'vet teen vus du zugst », oui, M'man, j'ferai ce que tu dis, en yiddish. Notre vie à deux m'avait rendu assez sûr de moi, dans les limites de mon âge. Elle savait que pour certaines choses je pouvais m'en tirer tout seul. Je lui faisais confiance et elle comptait sur moi pour faire ce qu'elle voulait que je fasse. C'était ça notre histoire, à ma mère et moi.

Mon évasion de Rivesaltes

1^{er} mai 1941. Nous nous sommes levés tôt. Nous avons attendu jusqu'après nous être régalé de notre morceau de pain. Encore en autoprotection, pour ne pas constamment en souffrir, je ne me souviens pas de nos adieux. Nous connaissant, ma mère et moi, nous avons dû nous serrer un peu plus longtemps que d'habitude. Je devais être le plus discret possible du début à la fin. Je n'étais pas très à l'aise avec mes deux couches de sous-vêtements, de chaussettes, de chemises et de culottes. Je devais être bien maigre et de ce fait, je n'avais pas l'air boudiné par toutes ces épaisseurs. Je suis parti, avec pour seule arme le petit sac que j'utilisais pour les corvées de ramassage de bois.

J'ai marché en direction de la route de Perpignan, aussi près que possible du chemin de fer qui passait près d'un côté du camp. J'ai marché accroupi, en faisant mine de chercher du bois mort parmi les bruyères. De temps à autre, je regardais autour de moi pour voir où se

trouvaient les gardes. Ne voyant personne, je me suis laissé tomber par terre. Et là j'ai vraiment senti tout mon corps en mouvement et sans doute, mon cœur bondir. Je sais comment je réagis quand j'ai une peur soudaine. Je pense que le fait de me laisser tomber par terre m'a fait prendre conscience du fait que j'étais entrain de m'échapper. Je n'avais pas eu peur jusque là.

Fermement décidé, j'ai commencé à ramper vers le talus des voies de chemin de fer. À 10 mètres du talus, je me suis arrêté ; j'ai lentement levé la tête, juste ce qu'il fallait pour regarder s'il n'y avait pas de sentinelle et je n'en ai vu aucune. Le talus remontait d'environ un mètre cinquante. Rassemblant mes forces, je me suis vivement redressé et me suis mis à courir. J'ai escaladé le talus, les rails et j'ai atterri de l'autre côté. À l'abri de la vue directe du camp, je ne me suis pas arrêté ; j'ai continué à courir, encore plus effrayé qu'avant. Passé le champ de vignes, j'ai continué ma course à travers des arbres qui me dissimulaient mieux. Une fois moins visible, j'ai un peu ralenti mon rythme. A ma grande surprise, j'avais atteint la grand-route. Je poursuivais en marchant à côté de la route pour être moins visible.

C'était le 1^{er} mai, et pas un fermier dans les champs. Je doute qu'on m'ait vu au cours de ces kilomètres jusqu'à Perpignan. Je pense que j'y suis arrivé vers 3 heures de l'après-midi. Une fois dans la ville je n'ai eu aucune difficulté à trouver la gare. J'ai fait bien attention à ne regarder personne dans les yeux, comme on fait quand on espère que personne ne vous voie. Je ne sais pas si j'avais l'air bizarre. Je m'inquiétais surtout pour mes chaussures en tissu, qui me donnaient l'air d'un gosse qui sortait d'on ne sait où. Etre aussi invisible que possible était ma priorité. Mais je devais acheter un billet de train.

Je suis allé à la gare. Aussi décontracté que possible, j'ai demandé un billet pour le prochain train en direction de Marseille et le prix. À mon grand soulagement, l'employé du guichet m'a juste tendu le billet et la monnaie. Une fois le billet en main, je me suis rendu compte avec effroi que je devais attendre des heures. C'était l'après-midi et le train partait à onze heures du soir. Je ne pouvais pas rester dans la gare. Il fallait trouver un endroit où me cacher jusqu'à la tombée de la nuit. Pas difficile à résoudre : j'ai trouvé un bloc de toilettes publiques avec des portes et l'affaire était faite. Pas appétissant, mais je ne me suis pas ennuyé. J'étais hors de Rivesaltes ; oui, ce n'était que pour quelques heures, mais il y avait la promesse de mieux. Enfin la nuit tomba. Je suis allé à la gare. L'attente n'était pas longue. J'ai grimpé dans le train. Il est parti presque tout de suite.

Le train pour Marseille était bondé. Où allait tout ce monde par temps de guerre ? Je préférerais que le train soit plein, m'obligeant à rester debout sur la plateforme. Le train s'est ébranlé. J'avais franchi une étape de plus dans mon évasion. Surtout, il fallait que je demeure invisible. Je ne sais pas du tout depuis combien de temps nous étions partis, une heure, tout au plus ? Nous étions enveloppés par le bruit des gens qui se parlaient, couvert par le son plus fort du train qui roulait. J'éprouvais un étrange sentiment proche de la paix, peut-être parce que je somnolais. Je voyageais debout alors que j'avais couru à un rythme d'enfer et

marché un grand nombre de kilomètres, et sans dormir. En plus, je n'avais rien mangé depuis mon morceau de pain du matin. Je suppose qu'inconsciemment, je ne m'attendais pas à manger jusqu'à mon arrivée à Marseille le lendemain matin. Pas de problème ; je ne pensais ni à dormir ni à manger. J'étais plutôt dans un état de vigilance, légèrement abruti par le rythme du train en marche. Je n'avais pas remarqué que le voisin à ma droite s'était approché de moi jusqu'à ce qu'il m'ait dit tout bas : « Je sais d'où tu viens ».

J'étais pétrifié. Mon voyage allait s'arrêter ici. Pour sûr, c'était ma fin. Je n'ai jamais été aussi prêt à souiller mes culottes de tout le maigre contenu de mon intestin presque vide. Il dû s'en rendre compte parce qu'il a ajouté : « N'aies pas peur, n'aies pas peur ! » Le ton de sa voix m'a donné le courage de le regarder. « T'as faim ? » Considérablement soulagé par le son de sa voix, j'ai hoché la tête. C'était un homme de bonnes manières, d'après ses observations et sa façon de m'aborder. Il savait, je suppose, moi pas, qu'on allait bientôt faire un arrêt assez long.

Je ne me sentais pas vraiment tranquille avec mon nouveau compagnon de voyage, mais son comportement a fini par me donner plus que de la reconnaissance envers lui. J'ai mangé tout un repas. Je fus surpris quand il tira un carnet de tickets de rationnement de sa poche – c'était la première fois que j'apprenais que la nourriture était rationnée en France. Et dans le même temps, je réalisais qu'il m'avait donné une portion de sa ration mensuelle de nourriture. Il n'avait pas l'air affamé, mais même les gens qui n'étaient pas maigres comme moi avaient faim. Rien ne l'obligeait à faire ce qu'il a fait, il aurait très bien pu me tourner le dos. Ce dont je me souviens le mieux, c'est son approche sympathique et ce qu'il a fait pour moi. À part ça, rien de remarquable à dire sur lui. Il m'a aidé à comprendre ce qu'un certain nombre des voyageurs faisaient dans ce train : ils allaient à Grenoble pour skier ! Pendant que nous étions dans des camps de concentration, il y en a qui skiaient ! Pas tous des mauvais bougres ! La vie continuait après tout, même si nous étions en prison, mourants de faim dans les camps ! Quand j'ai réembarqué dans le train après l'arrêt, beaucoup de sièges étaient désormais libres. Le contrôleur m'a réveillé sans ménagement. J'étais à Marseille. Il devait être à peu près 9 heures du matin. Je connaissais l'adresse que je cherchais. J'ai demandé mon chemin à une personne au visage avenant. Ma destination : le bureau de l'OSE¹ à Marseille. Le problème n'était pas de trouver l'OSE, mais d'arriver jusque là-bas sans rencontrer un gaspilleur-de-vie. J'y suis arrivé.

¹ **OSE, Œuvre de secours aux enfants** : organisme juif d'aide, qui fût établi en 1912 à St. Petersburg Russie pour des Juifs nécessiteux, et qui déménagea en 1923 en Allemagne et puis, en 1933 fuyant les Nazi fut rétabli en France en 1934. Dès le début de la Seconde guerre mondiale, l'OSE organisa l'évacuation d'enfants juifs et, plus tard, leur sortie des camps d'internement et leur placement dans des « maisons d'enfants ». Lorsqu'en 1942 commencèrent les déportations vers les camps de la mort, et que la France entière fût occupée, l'OSE se chargea en collaboration avec la clandestinité et la résistance, de cacher les enfants et de les faire passer en Suisse.

En sécurité dans les maisons de l'OSE

Dès que j'ai franchi le seuil du bureau, des protecteurs m'ont entouré. On était le 2 mai 1941. J'étais là pour seulement quelques heures. J'ai eu la chance d'être envoyé dans leur maison de Boulouris. Après quelques mois à La Feuillérée, toute la maison, la trentaine d'enfants, le personnel chaleureux et protecteur, Mme Masour, Mora et Aranka, tout le corps de la maison, avions déménagé quelques kilomètres à l'est, dans la Villa Mariana à St Raphaël. La nourriture était aussi maigre qu'à Rivesaltes, mais la vie émotionnelle était un monde à part. Nous étions entourés d'adultes vraiment bienfaisants, qui étaient là pour nous protéger, des Juifs eux-mêmes - dans un monde qui n'en voulait plus.

Un jour en avril 1942, avec un air assez sérieux mais bienveillant, Madame Masour m'a dit que j'allais quitter St Raphaël pour aller en Amérique. En Amérique ? Comment était-ce possible ? Madame Masour m'a dit que ma mère, de Rivesaltes même, m'avait inscrit sur une liste pour les enfants qui devaient aller en Amérique. Répondant à mes questions, elle m'a dit que non, ma mère ne viendrait pas avec moi. Elle ne pouvait pas. Elle voulait que je parte avec les autres enfants. Quoi d'autre ? En y repensant, je suis sûr qu'elle devait avoir de très bonnes raisons pour vouloir que j'y aille. Tout comme elle m'avait présenté les choses pour que je me sauve de Rivesaltes. M'échapper de Rivesaltes, je trouvais ça plausible. Si je pouvais le faire, elle pouvait le faire aussi. Est-ce que ma mère allait aussi venir en Amérique, plus tard ? Madame Masour n'avait pas l'air de le savoir.

Elle savait certainement que j'allais en Amérique parce que les Juifs de France et d'ailleurs étaient les cibles de l'extermination – la conférence de Wannsee qui en 90 minutes avait décrété « la solution finale » – avait eu lieu le 20 janvier, trois mois plus tôt. Les enfants de moins de quinze ans restaient avec leurs mères et ils étaient massacrés avec elles. Nous étions maintenant en avril 1942 et le massacre allait bon train. Madame Masour le savait, mais vraisemblablement, ne voulait pas me le dire. Madame Masour était très sympathique, vraiment. Elle n'essayait pas d'esquiver mon dilemme évident, elle se contentait de répéter quelques phrases, me confiant que c'était ce que ma mère voulait que je fasse et que ce serait une bonne chose. Le moment de partir était venu, je crois que ce devait être à la mi-avril.

En Route pour L'Amérique

Nous étions à Marseille pour une dizaine de jours environ, le temps de faire les photos, sauf-conduits et autres préparations de voyage. En entrant dans la grande salle, j'ai été émerveillé d'y retrouver mon ami de Rivesaltes, Savic, un de nos « trois mousquetaires ». À Marseille, nous avons formé un groupe composé cinquante réfugiés âgés de six à quinze ans et d'un couple, et tous nous sommes partis sans famille, embarqués sur «Le Maréchal Lyautey», à destination de Casablanca. Trois semaines après, au bord du paquebot portugais «Le Serpa Pinto», nous traversions l'Atlantique pour arriver à New York le 25 juin 1942. Savic et moi avons décidé de faire notre possible pour rester ensemble.

Le début de ma nouvelle vie

Nous étions placés dans la famille Wagner. Quelle générosité ! Il y a bien des années, j'ai pris conscience de l'immense bonté de Faye et Harry Wagner. Mais à treize ans, je ne m'en rendais pas compte. Ni à quel point leurs trois jeunes filles, Phyllis, Sandy et Evie, âgées de huit, cinq et deux ans, furent admirables pour accepter deux étrangers de treize ans dans leur foyer.

Faye était une femme avec un grand cœur. Mon dilemme avec elle était que je ne pouvais pas l'appeler « Mrs. Wagner », cela aurait été trop éloigné de ce que je ressentais pour elle. Je ne pouvais pas non plus l'appeler « Maman », hors de question, j'avais ma mère. J'ai fini par l'appeler « Lady ». Elle était, il est vrai, une « Lady ». De jour en jour, je me suis mis à les aimer tous. Qui n'en serait pas ému ? Faye et Harry ont fait leur possible pour que Savic et moi réussissions à reprendre notre vie, si brutalement déraillée par la guerre.

Non, nous n'avons pas repris notre vie. Avant la guerre, j'étais dans un monde avec ma mère, mes oncles et tantes, mes cousins, mes amis, mon école, Bruxelles. Je parlais le français et le yiddish. Mon père et mon frère se trouvaient à Lodz, séparés, mais accessibles, dans mon monde. Cette vie depuis juin '42 n'était pas la vie que j'avais vécue avant la guerre. Je ne me rendais pas compte alors que je démarrais réellement une nouvelle vie : mon ancienne vie avait été anéantie, et cela a pris tout le reste de mon existence pour faire une sorte de clôture de ce qu'il est advenu de ma vie d'origine. Mais comme à Rivesaltes, la vie continuait et avec les morceaux de ce qui restait, et l'aide de nombreuses personnes, elle a évolué au fil du temps, vers une vie très différente, nouvelle, et finalement une très belle vie.

L'entrée dans notre « nouveau monde »

Après un an d'apprentissage de l'anglais, un peu d'histoire des Etats-Unis, et le rattrapage des matières fondamentales - nous en avons bien manqué pendant notre séjour en France, à Pittsburgh nous avons repris la vie scolaire des garçons de notre âge. Nous avons bien réussi tous les deux. Savic et moi, nous sommes devenus médecins : lui, médecin interne ; moi, psychiatre auprès des enfants et des adultes.

Réflexions, 70 ans plus tard

Pour André Malraux, « la condition humaine », c'est que l'homme qui n'a qu'une vie consentirait à la perdre pour une idée. J'emprunte la phrase à Malraux mais j'y amène une autre signification. Je pense que nous, humains, non seulement nous souffrons, mais comme mon propre passé et presque cinquante années de travail me l'ont démontré, nous générons nous-mêmes nos propres souffrances. Que tel homme fasse souffrir des membres de sa propre

société, ou tel autre issu d'autres sociétés, est un fait documenté par l'émergence continue de témoignages qui détaillent les atrocités immondes de l'Holocauste dont ont souffert les survivants et les massacres dont ils ont été les témoins. Et bien sûr, comme nous l'avons plus récemment vu en Bosnie, au Rwanda, et plus récemment encore au Darfour, de telles atrocités continuent à être perpétrées. Nous sommes tous bien exercés à faire souffrir les autres.

Quand je réfléchis sur le passé, un message et trois dates sont particulièrement inscrits dans ma mémoire :

Le message : « Il faut te sauver ! Tu dois continuer notre vie. »

Les dates : (1) Le 1^{er} mai 1941, à douze ans, je me suis évadé de Rivesaltes.

(2) Au début du mois de mai 1942, je quitte ma première vie ; je quitte Marseille pour l'Amérique. L'OSE a sauvé environ 1200 d'entre nous.

(3) Le 14 août 1942, de Drancy, ma mère est envoyée à Auschwitz J'ai récemment appris que le premier convoi de Rivesaltes vers les camps de la mort a eu lieu le 9 août, cinq jours auparavant.

En 1948, trois ans après la victoire des Alliés en Europe, j'apprends que ma mère avait été envoyée à Auschwitz le 14 août 1942. Selon Serge Klarsfeld, en 1942, en l'espace d'une seule année, le gouvernement de la France de Vichy a envoyé environ 42.000 personnes à Auschwitz. Le 14 août, la collaboration entre Vichy et l'Allemagne pour l'application de la « Solution finale » était excellente. Selon Marrus & Paxton, lorsqu'elle a commencé son odieuse collaboration, la France de Vichy a travaillé avec une telle efficacité que le premier convoi est parti avant même que les Allemands soient prêts à le recevoir. Il semblerait que les Juifs qui avaient cherché refuge en France ont été renvoyés à Auschwitz avec une efficacité redoutable. « La Solution finale », a été mise en œuvre à partir du 20 janvier 1942 en grande hâte, et il ne fait aucun doute que le transfert de ma mère et d'autres depuis Rivesaltes par Drancy vers Auschwitz n'a pas pris plus d'une semaine. Une fois là-bas, l'extermination a été expédiée.

Le 14 août, ma mère a été envoyée à Auschwitz. Quel affreux retour au pays de ses origines. Si je ne m'étais pas échappé, je serais retourné dans mon pays natal avec elle. J'ai souvent pensé que j'y serais retourné « avec elle dans notre tombe ».

Après-guerre

Pendant ces soixante-dix années après la guerre, j'ai fait de nombreux voyages en Europe : je suis retourné plusieurs fois à Bruxelles, et j'ai aussi visité Israël, Munich plusieurs fois, Berlin, Rivesaltes et Drancy.

Quelques mots sur mon retour à Rivesaltes

En juillet 1997, Rachel et moi avons assisté à des colloques internationaux de

psychanalyse à Barcelone. Comme nous étions à proximité de Perpignan, nous avons décidé d'y aller, puis de passer quelques jours dans les environs de St Raphaël, et de là, continuer vers Bruxelles. Notre deuxième fils Karl nous rejoignit avec sa femme Sabina et leurs deux jeunes garçons.

Nous avons voyagé d'Espagne en France et nous sommes arrivés dans la région de Perpignan. À la vue du panneau indicateur « Perpignan / Rivesaltes », mon état d'esprit a changé. Je retournais dans un cimetière. D'humeur lugubre, je me demandais « Que vais-je trouver là ? Qu'est-ce que Rachel, Karl, Sabina et les enfants vont voir ? » D'abord, nous avons vu le panneau indicateur « Rivesaltes ». Quel nom honteux ! Nous sommes entrés dans le village, cherchant des panneaux pour le camp. Nous nous sommes arrêtés à la gendarmerie pour demander des renseignements sur le camp et où le trouver. J'ai été frappé par la patience et le respect du policier qui nous écoutait. Est-ce que je m'attendais à ce qu'il me crache dessus ? Peut-être bien, parce que cela m'a fait quelque chose de le voir se lever lentement, nous indiquer calmement, nous montrant du doigt les directions. Il était aimable.

Lentement, nous avons suivi les indications du gendarme. A la vue des ruines de cet enfer j'ai ressenti cet enfoncement d'intestins familial, une émotion physique, cette peine immense et pleine de pensées que je connais bien. Mais j'ai éprouvé un sentiment de gratitude profond : les Français n'avaient pas effacé les preuves, ils ne les avaient pas cachées sous un tapis comme à Gurs. À l'emplacement du camp de Gurs, il y a maintenant un mignon petit village. À Rivesaltes non, les vestiges étaient bien là.

Je me sentais malade. Je me suis aperçu que tout ce que j'avais connu remontait à la surface. À l'exception d'un pan par-ci par-là, tous les toits des baraques s'étaient écroulés dans les petites carcasses de murs qu'ils avaient couverts. Les photos – prises de façon inaperçue par Sabina – montrent une végétation clairsemée et aride, parfois des petits buissons épineux qui couvraient le sol sablonneux, laissé à l'abandon tout comme les baraques. Sabina a pris une photo de Rachel en train d'expliquer quelque chose à Elliot, âgé de cinq ans, probablement en réponse à une de ses nombreuses questions. Ici et là, des fils barbelés, enroulés, enchevêtrés et laissés là par terre, probablement des vestiges d'une ancienne limite périphérique. Puis il y a une photo de moi et d'Arthur que je portais dans un sac à dos pour enfant, et deux mètres en arrière, Karl portant Elliot. Un gros plan montre que Karl a l'air renfrogné, sérieux et triste tout à la fois ; Elliot a l'air embarrassé. J'ai pris un certain plaisir à voir ces morceaux de murs, l'absence de toit, les débris éparpillés sur ce qui restait des sols, ces morceaux de boîte qui nous avaient jadis gardés emprisonnés. La honte de Vichy s'étendait là tout autour.

Un mot sur le fardeau qui pèse sur les Juifs d'Europe qui ont survécu

Un des grands tourments qui viennent de ce qui m'est arrivé, c'est la peine et le fardeau que ce passé a causé à ma femme et à nos trois fils. Aucun survivant n'y a échappé.

On ne peut pas l'empêcher, les femmes et les enfants ne peuvent pas ne pas en être chargés. Maintenant mes petits-enfants commencent à me poser des questions, avec sérieux et précaution : « Zaida, étais-tu dans la guerre ? » Leurs pères savent que j'ai longtemps voulu leur en parler. Et maintenant je veux que leurs enfants sachent à leur tour qu'ils peuvent me demander tout ce qu'ils veulent à propos de ce qui nous est arrivé. Espérant ainsi les aider à prendre charge ce fardeau avec le moins de souffrance possible, grâce au fait de pouvoir en parler. Vous savez, les psychanalystes encouragent leurs patients à parler de ce qu'ils ont souffert, car ils pensent qu'au fil du temps, cela diminue le poids du misérable fardeau qu'apporte le traumatisme.

Les péchés du père châtieront ses enfants. Oui, on comprend cela. Mais ce sont aussi les douleurs du père qui châtieront ses enfants ! C'est le cas pour nous ; et j'en pleure ! Il n'y a pas de père qui a de meilleurs fils que les miens. Et je vis dans un paradoxe : je veux que ma femme et mes fils enterrent mon passé ; mais je veux aussi qu'on s'en souvienne. Et je veux le rappeler à tout le monde, espérant que nous ne le laissions pas se répéter, ni que nous voulions le perpétrer sur d'autres.

La culpabilité, la honte : les miennes, et celles des survivants

Incroyable : tu as souffert, mais une autre personne que tu aimais a souffert bien plus que toi et d'une façon ou d'une autre, c'est ta faute. Nous, animaux si intelligents, on réagit comme ça. La culpabilité du survivant. Primo Lévi en a parlé.

Moi aussi j'ai réfléchi à ma culpabilité d'avoir survécu, du fait que ma famille, ma mère, probablement mon père et mon frère furent assassinés, par la loi du pays. De temps en temps il me vient une pensée difficile à chasser. Est-ce que mon évasion de Rivesaltes a désigné ma mère comme « une indésirable pensionnaire du camp de Rivesaltes » et a contribué à sa sélection pour la descente extrême dans l'enfer, dans les chambres des morts par le gaz, avec leur résidu fécal et urinaire, puis sanctifiée par la crémation infernale. Est-ce que mon évasion y a contribué ?

En relisant Primo Lévi, je réfléchis sur sa réaction à la prière de son voisin Mr. Kuhn, qui remerciait Dieu pour ne pas l'avoir choisi pour la sélection, au contraire de René, qui venait d'être sélectionné pour la chambre à gaz. Primo Lévi rage: « Est-ce que Kuhn ne se rend pas compte que ce qui s'est passé aujourd'hui est une abomination... Que rien que l'homme puisse faire ne peut le redresser. Si j'étais Dieu, je cracherais sur la prière de Kuhn. »

Quel dilemme d'être reconnaissant dans de tels moments, que l'on n'ait pas été choisi dans telle sélection. Parce qu'il avait été choisi pour travailler dans le laboratoire de chimie, loin du froid de l'hiver, à l'abri des coups, des menaces et des insultes, le chimiste Primo Lévi éprouve la culpabilité que d'autres n'aient pas été protégés comme lui. Il écrit : « le camarade de tous mes moments de paix, ...la peine du souvenir... m'attaque comme un chien dès le moment où ma conscience sort des ténèbres. » Je vous demande : quand dit-on « non,

je ne choisirai pas d'être privilégié, je resterai et souffrirai avec les autres » ? Quand fait-on cela ? Aurais-je dû avoir refusé de m'évader de Rivesaltes ? N'aurais-je pas dû laisser ma mère seule ? Aurais-je dû refuser de quitter la France pour l'Amérique ? Aurais-je dû aller avec elle à Auschwitz ?

Mon expérience de la Shoah a influencé tout mon travail.

La condition humaine que nous subissons et que pour la plupart, nous créons nous-mêmes, est une chose qui m'a préoccupé dès ma jeunesse. Dans le champ de la psychiatrie, j'ai cherché des explications et des stratégies de prévention contre cette tendance si naturelle chez nous. Comment y suis-je parvenu ?

Nos recherches sur le développement mental chez l'enfant ont ouvert la voie sur des moyens d'optimiser ce développement et par la suite, de prévenir les maladies mentales courantes, et éventuellement les maux sociaux. En particulier, nos recherches sur nos façons d'élever nos enfants ont mis en lumière bien des pièges où on leur fait du mal, aussi bien que des opportunités énormes pour leur faire beaucoup de bien. Nous avons travaillé avec des parents au sein de notre projet, et ils ont démontré qu'ils pouvaient être des élèves très forts sur ce sujet ! À leur tour, ces parents nous ont montré le chemin vers la prévention de désordres mentaux courants. Encouragés par ces parents, nous avons développé et écrit des cours dédiés à optimiser la parentalité, puis nous les avons mis dans un cadre formel pour préparer les jeunes dans leur devenir de futur parent.

Au fil du temps, j'ai compris que je voulais aider les mères ! Je voulais aider ma mère. Ma mère qui a travaillé de longues heures comme couturière pour nous nourrir et nous abriter. Ma mère qui m'avait dit de m'évader de Rivesaltes - et de la laisser là. Est-ce que mon intérêt à aider des mères venait de mon désir de l'aider, elle ? Ou était-ce en expiation de ne pas avoir empêché son meurtre ?

Nos recherches nous ont aussi présenté des observations imprévues. D'après ce que j'avais appris comme étudiant en psychanalyse, l'agression que nous observions chez les enfants ne suivait pas les théories des livres. J'aime plaisanter en disant que les enfants n'avaient pas lu Freud ! En bref, voici l'hypothèse critique que j'ai formulée d'après nos observations :

« C'est l'extrême peine psychique qui génère en nous l'hostilité destructive. »

J'ai beaucoup écrit sur ces recherches et ce thème. D'énorme importance et se rapportant à ce qui nous intéresse ici, ces recherches m'ont ouvert la porte pour me diriger vers la prévention de la violence sociale et du préjugé pernicieux. Permettez que je clarifie ce terme technique. Dans mon travail j'ai développé une théorie selon laquelle nous avons tous des préjugés normaux, bénins, qui ne portent aucun désir de faire du mal à « l'autre ». De

tels préjugés existent chez nous tous, indifféremment, dans toute communauté. Mais quand le préjugé porte l'intention de faire du mal ou même de détruire l'autre, comme l'avaient fait les nazis contre les Juifs et les Tsiganes par exemple, ce préjugé n'est plus bénin. Il conduit à la malfaisance ou même à la destruction de l'autre. C'est alors un « préjugé pernicieux » ou « destructif », comme un cancer ou une maladie pernicieuse qui tue.

Toutes ces connaissances sont basées sur cinquante années de travail clinique et de recherches sur le développement mental, l'attachement et la formation de l'enfant, ainsi que le développement des maladies mentales communes, avec notre travail d'optimisation de la parentalité qui forme nos enfants – tout cela afin de mettre au point des stratégies de prévention contre les malaises sociaux. Sur tout ceci, jusqu'à ce jour, je continue à faire des études, des séminaires, des conférences, et à écrire.

J'insiste pour dire que non seulement nous pouvons, mais que nous devons agir pour réduire le préjugé pernicieux. Il y a des gens qui pensent que les hommes sont meurtriers par nature. Mon travail ne soutient pas cette opinion accusatrice. Nous ne sommes pas nés meurtriers. Nous pouvons le devenir. Les expériences que nous nous inflignons les uns aux autres cherchant à nous briser le corps, le cœur, et l'esprit, c'est nous qui devons les arrêter. Et je vous laisse avec ces mots :

On ne doit jamais répéter l'histoire qui c'est passée ici.

On doit apprendre à vivre ensemble,

Respectant nos différences.



Mon cher lecteur,

Si vous êtes arrivé à ce point de ma lettre, je vous prie de savoir que je suis tout prêt à recevoir n'importe quelle question que vous voudriez me poser sur mon histoire, moi-même et ma famille, mon monde, mon travail, ou tout simplement ce que vous aimeriez savoir.

Vous pouvez me contacter par l'intermédiaire du Mémorial, qui vous transmettra mes coordonnées.

Henri Parens

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com